

Samedi, 22 février 1851

Fin de l'après-midi

J'ai envie de brûler ce journal. Je hais les mots que je dois écrire. Je serais capable de brûler la maison et l'écurie jusqu'aux fondations, et avec la bénédiction de Miss Aurelia, en plus, si cela pouvait annuler ce qui est arrivé. Mais rien ne peut faire disparaître l'ombre qui nous recouvre depuis que l'ange de la mort est passé. Cass n'est plus.

Dimanche, 23 février 1851

Le matin

Aujourd'hui est un sombre dimanche. Je suis incapable de chanter des hymnes, comme nous le faisons d'habitude au salon. Un vent glacé a dévasté mon cœur.

Et pourtant, j'ai du travail à faire, des projets à mener à terme. Maman m'a dit que je devais tout écrire en l'honneur de Cass et que cela adoucira ma peine. Je vais essayer mais ne suis pas du tout sûr de réussir.

Comment cela a-t-il pu arriver ? Mrs. Smith prétend qu'elle a vu deux autres cas de jeunes accouchées avec les jambes enflées et le cœur trop rapide. Mais je n'ai pas envie de l'écouter, car la rage m'envahit tout entière. Pourquoi Cass ? Pourquoi ? Comment Dieu a-t-il pu la laisser mourir ?

C'est arrivé à l'aube, samedi. Miss Aurelia avait pris son tour de veille vers minuit, quand moi, je tombais de sommeil. Je me suis glissée dans mon lit, pour m'endormir aussitôt. Il m'a semblé que quelques minutes à peine s'étaient écoulées quand elle m'a secouée :

« Lucy ! Lucy ! Ça ne va pas. »

Je me suis redressée d'un seul coup. La première chose qui m'est venue à l'esprit a été :

« Les chasseurs d'esclaves ?

— Non, non. C'est Cass. Elle tremble de tous ses membres. Ça a l'air très grave. »

Je me suis levée pour courir au grenier. Cass et le bébé étaient couchées l'une à côté de l'autre, exactement comme je les avais laissées deux heures plus tôt. Miss Aurelia m'a prise par la main pour que je m'approche du lit, j'ai senti ses doigts trembler.

« Qu'y a-t-il ? Elle a l'air très calme.

— J'ai failli ne rien remarquer, la première fois. Elle n'a pas fait de bruit, elle s'est juste mise à trembler. Puis son dos s'est brusquement arqué. Le bébé a un peu pleuré. Cass a semblé se détendre. Puis ça a recommencé. »

J'ai tâté son front pour voir si elle avait de la fièvre, mais sa peau était fraîche. Je ne voyais presque rien dans le noir.

« Vous n'auriez pas une bougie ?

— Si, je vais en chercher une », a dit Miss Aurelia.

Je me suis penchée le plus près possible de Cass. Je n'avais pas pris le temps d'enfiler mes pantoufles et je grelottais dans ma chemise de nuit. J'ai attrapé une couverture et l'ai posée sur mes épaules.

Et puis j'ai vu : Cass s'est mise à trembler comme si elle aussi avait froid. Elle frissonnait de la tête aux pieds. Miss Aurelia est revenue avec deux bougies et un panier à linge. Les yeux de Cass se sont révulsés, seul le blanc était encore visible. Elle faisait de drôles de bruits avec sa bouche, comme si elle ne parvenait plus à respirer. Les spasmes ont cessé, mais seulement une fraction de seconde. Puis ça a recommencé.

Miss Aurelia a vite pris Hope et l'a installée dans le panier, pour qu'elle soit à l'abri. Moi j'ai saisi les mains de Cass, qui s'agitaient dans tous les sens, j'ai tenté de la calmer. Mais elle était plus forte que moi et les spasmes ne s'arrêtaient pas. J'ai relâché mon étreinte, de peur de lui faire mal. « Mon Dieu, ai-je prié, prenez soin d'elle. Faites cela pour moi. Que ces tremblements cessent ! »

M'a-t-il entendue ? D'abord, j'ai cru que oui, parce que le calme est revenu, un calme tel que j'entendais mon cœur battre dans ma poitrine et la respiration précipitée de Miss Aurelia. Mais rien d'autre, à part le souffle léger de Hope.

Cass était immobile, absolument silencieuse. J'ai posé une main sur son épaule. Rien. Elle n'a pas réagi. J'ai tâté sa poitrine, pour sentir si elle se soulevait légèrement. Rien.

Miss Aurelia a sorti un miroir de sa poche et l'a approché du nez et de la bouche de Cass. « Soulève la bougie, pour qu'on voie bien. »

J'ai fait ce qu'elle me demandait, mais mécaniquement, comme un automate, parce que je savais déjà qu'on ne verrait rien. En un instant, Cass était partie. Partie vers la liberté. Nous laissant tous derrière elle.

Dimanche, 23 février 1851

L'après-midi

J'ai déjeuné mais suis incapable de dire si j'ai mangé du pain ou un épi de maïs. J'ai l'impression d'avoir perdu à la fois le goût et l'odorat. J'ai du mal à parler. C'est comme si une porte s'était ouverte dans ma poitrine et qu'un air glacé s'y soit engouffré.

Mon amie Cass est morte.

Je prie pour réussir à m'éveiller de cet affreux cauchemar. Mais je n'y parviens pas. Nous allons enterrer Cass ce soir.

Quand c'est arrivé, nous nous sommes littéralement accrochées l'une à l'autre, Miss Aurelia et moi, les yeux fixés sur le lit où Cass reposait, calme, immobile. Pendant un long moment, nous avons été incapables de bouger.

Puis Miss Aurelia s'est penchée pour soulever le panier à linge dans lequel le bébé dormait toujours.

Elle me l'a passé, puis a recouvert Cass du drap.

« Viens, Lucinda, m'a-t-elle dit, nous avons beaucoup à faire. »

Je suis descendue avec elle et l'ai regardée ranimer le feu. J'avais toujours la couverture sur les épaules. Je me suis assise dans un rocking-chair, Hope sur les genoux, et j'ai tenté de me réchauffer un peu.

Miss Aurelia a fini par s'asseoir à son tour, les doigts sur les tempes. Elle m'a regardée.

« Par quoi commencer ? Par quoi commencer ? a-t-elle dit. Tu comprends que maintenant, tout va être encore plus compliqué. Nous devons agir, et vite.

— Pourquoi ?

— Il va falloir l'enterrer. Or le sol est gelé. Et pardessus tout, il y a l'enfant à protéger. »

Je n'avais pas encore réfléchi aux conséquences de la mort de Cass. Je n'arrivais même pas à réaliser qu'elle nous avait quittées. Et pourtant, si nous voulions continuer à assurer la sécurité de Hope, il fallait aller vite. Miss Aurelia ne s'y trompait pas.

« J'aimerais tellement voir mes parents, ai-je chuchoté.

— Mais bien sûr. Et il faut prévenir les Strong, ainsi que Bessie Smith. Quand crois-tu être en état de partir ? »

Comme dans un rêve, je me suis habillée et rendue à l'écurie, où j'ai sellé la jument.

La lune à son dernier quartier éclairait suffisamment les champs enneigés pour qu'on y voie comme au petit matin. Le monde était sans couleurs, entre le noir des troncs d'arbres et le tapis blanc du sol. Il faisait très froid, un froid mortel. Je ne ressentais rien d'autre que ce froid-là et j'ai poussé mon cheval à aller plus vite.

C'était la première fois que je chevauchais ainsi seule la nuit. En d'autres circonstances, j'aurais sans doute trouvé cela très excitant. Mais là, je parvenais à peine à contenir mon chagrin – Cass, morte... –, et j'ai fini par le cadenasser dans ma poitrine, comme un bloc de glace qui ne devait en aucun cas me submerger. Mon Dieu ! j'étais si fatiguée, j'avais si froid. Emma, Cass et les enfants avaient marché, marché et encore marché par des nuits semblables. Comme ce devait être effrayant d'être exposé ainsi au vent et à la neige qui vous cinglait le visage quand on était habitué aux douces brises du Sud ! J'ai cherché dans le ciel l'étoile Polaire et la Grande Ourse et les ai prises comme guides.

En arrivant au carrefour, situé, je le savais, à moins d'un kilomètre de chez nous, il m'a semblé entendre des pas de chevaux. Je me suis arrêtée pour bien écouter. Il devait y en avoir deux. Vite, j'ai mis pied à terre et conduit ma jument à l'abri d'une haie délimitant un champ. De là, je pouvais observer la route sans être vue.

Le bruit des pas augmentait et des craquements m'indiquaient qu'une carriole s'approchait aussi. J'ai serré à deux mains la mâchoire de ma jument pour qu'elle ne se mette pas à hennir. Pour sortir ainsi en pleine nuit par un temps pareil, il fallait soit être en train de conduire des esclaves en fuite à l'abri, soit au contraire les poursuivre. Que Dieu me vienne en aide, mais si c'était cet immonde Clayton Roberts qui s'apprêtait à surgir devant moi, je serais incapable de me contrôler et m'en prendrais certainement à lui avec la volonté délibérée de lui faire du mal.

J'ai retenu mon souffle et observé la route. Les minutes s'écoulaient très lentement. Finalement la carriole est apparue et, au fur et à mesure qu'elle se rapprochait, j'ai vu qu'une seule personne la conduisait. Quelqu'un qui portait un chapeau à large bord, à l'ancienne mode.

Dieu soit loué !

J'ai fait un pas en avant et appelé :

« Jeremiah ? Jeremiah Strong ? »

Quand il m'a entourée de ses bras, j'ai senti le bloc de glace fondre d'un seul coup et j'ai pu donner libre cours à mon chagrin. Je sanglotais si fort que j'en tremblais de la tête aux pieds.

« Elle... elle n'est plus.

— Le bébé ?

— Cass. Oh, Jeremiah !

— Non !

— Jeremiah, c'était mon amie. Elle n'avait que dix-neuf ans. À peine trois ans de plus que moi. »

Il m'a serrée plus fort contre lui et nous sommes restés là plusieurs instants, au bord de la route. J'étais en rage, il fallait que j'exprime violemment ma peine. Quand je n'ai plus eu de larmes à verser, il m'a fait grimper sur le siège de la carriole, est allé chercher ma jument et l'a attachée à l'arrière.

« Je vais te conduire chez toi, a-t-il dit.

— Mais... Tu voyageais de nuit... Tu accompagnais quelqu'un ?

— Oui, deux fugitifs. Je viens de les laisser chez tes parents. Allez, Lucinda, en route !

— Non. Tu prends trop de risques, Jeremiah. Je peux continuer seule. J'en suis parfaitement capable.

— Non. »

Nous sommes donc partis. Il tenait les guides d'une main et me soutenait de l'autre. Quand nous sommes arrivés, Papa est sorti aussitôt.

« Lucinda ! Mais qu'est-ce qui t'amène ici à une heure pareille ?

— De mauvaises nouvelles ! »

J'ai couru me jeter dans ses bras et j'ai recommencé à pleurer à chaudes larmes sur son épaule, alors que je ne m'en croyais plus capable. Je lui ai tout raconté :

« Papa... Nous nous rassemblerons chez Miss Aurelia... Demain après-midi.

— Ma famille sera là, a dit Jeremiah.

— Merci de m'avoir accompagnée jusqu'ici. J'étais tellement fatiguée, tu sais. »

À dire vrai, je n'aurais peut-être pas réussi à venir au bout de ce dernier kilomètre si je n'avais pas eu le bras solide de Jeremiah autour de mes épaules.

« Va dormir, maintenant. Ta famille saura te reconforter. »

Il a pris ma main.

« J'admire ta force, Lucinda. Il n'y a pas beaucoup de filles qui seraient sorties ainsi en pleine nuit. À demain. »

Papa m'a fait entrer dans la maison. Maman ne dormait pas et, dès qu'elle m'eut serrée contre elle, j'ai sangloté à nouveau. Elle m'a tapoté le dos et consolée comme si j'étais Miranda. J'ai senti son amour et sa bonté m'envelopper et j'ai sombré dans un sommeil sans rêves.

Ce soir, quand nous serons au cimetière quaker, devant la tombe ouverte et qu'il faudra dire adieu à Cass, j'aurai encore besoin de Maman à mes côtés. Comment Dieu peut-il être aussi cruel ?

Dimanche, 23 février 1851

Tard

Je n'avais jamais assisté à un enterrement aussi triste. Des nuages traversaient le ciel sombre. On ne voyait plus qu'un mince croissant de lune. Emmitouflés dans nos vêtements de deuil, nous nous sommes rassemblés au cimetière.

Les quakers, à l'automne, avant que le sol ne soit gelé, creusent toujours quelques tombes d'avance pour ceux ou celles qui mourront en hiver. Jeremiah en a choisi une pour Cass, loin de la route et derrière un gros chêne qui nous dissimulait aux regards indiscrets. De toute façon, nous ne sommes pas restés longtemps et n'avons guère fait de bruit.

Nous nous sommes mis en cercle, Papa avec Will, puis Maman et moi, tenant le bébé. Miss Aurelia, debout à côté de moi, avait suggéré que Hope soit présente. Elle a pensé que plus tard, cela lui ferait plaisir de savoir qu'elle était présente à l'enterrement de sa maman. Ensuite, il y avait les Smith, puis les Strong.

Nous avons récité les prières tout bas, pendant que les hommes descendaient le cercueil dans la fosse. Sans même m'en rendre compte, j'ai chuchoté le psaume *Le Seigneur est mon berger*, et les autres se sont joints à moi. Nous voulions bénir Cass et l'accompagner là où elle allait. Les larmes ruisselaient sur mes joues, mais je les ai essuyées de la main.

Puis nous sommes restés quelques instants silencieux, comme c'est la coutume chez les quakers. Ensuite Mrs. Smith a commencé à chanter d'une voix douce et triste : « *Envole-toi ; envole-toi ; envole-toi vers Jésus...* »

Je pleurais à nouveau, mais j'ai joint ma voix à la sienne. C'est Emma qui m'avait appris cet hymne-là. Cass aurait été heureuse de savoir que nous l'avions choisi.

Chère, chère Cass ! Elle avait eu une vie si dure, une vraie vie de femme, et pourtant, nous pouvions rire toutes les deux comme des gamines. Nous nous connaissions depuis très peu de temps, mais nous étions devenues de très bonnes amies. Mourir ainsi, à la veille d'être libre, cela semblait tellement injuste...

Pour me reconforter un peu, j'ai serré Hope contre moi. Hope, espoir, espérance... Comme elle portait bien son nom. Cass était morte mais Hope continuerait à avancer sur la même route. J'y veillerais. Et cette pensée m'a redonné du courage tandis que les hommes jetaient les premières pelletées de terre dans la fosse. Je conduirais Hope là où elle pourrait vivre libre. Personne, rien, ne m'en empêcherait.

Et je suis en train de tenir mon journal et de pleurer mon amie. J'essaie de me réchauffer, mais sans y parvenir car il y a toujours ce froid glacial dans mon cœur.

Dix-neuf ans, c'est beaucoup trop jeune pour mourir.

Lundi, 24 février 1851

La colère qui m'habite parvient à faire fondre un peu de cette glace en moi. J'ai envie d'écrire des lettres où je pourrais déverser ma fureur : au Président Fillmore, qui a permis que soit adoptée cette loi scélérate, à Clayton Roberts, qui a si honteusement abusé de Cass, et à sa femme, dont la jalousie a précipité sa mort. Mais la rage n'engendre que la rage et de telles lettres ne feraient que provoquer d'autres drames. Il faut que je garde la tête froide, car j'ai beaucoup à faire. Je vais écrire à Jeremiah, cela me redonnera du courage.

24 février

Cher Jeremiah,

Conserve soigneusement ces pages à l'abri des regards curieux car je n'ai ce soir ni l'énergie ni l'habileté de m'exprimer en langage codé.

Je ne suis pas chez moi, je suis retournée chez Miss Aurelia car j'éprouve une grande tendresse pour Hope, mon unique lien, désormais, avec Cass. Elle a l'air de me rendre cet amour car dès que je la prends, elle cesse de pleurer. En ce moment, elle dort dans son panier à linge, toute douce et paisible, pendant que je t'écris.

Mon ami, je ne suis pas sûre que j'aurais réussi à arriver chez moi sans encombre cette affreuse nuit, si tu n'avais pas été là pour m'aider. Mon cœur était si lourd que j'aurais pu me perdre dans la neige et le froid et partir rejoindre Cass sur la route du paradis. Mais Dieu t'a envoyé vers moi et tu m'as ramenée à ma famille. Je te remercie de tout ce que tu as fait pour moi.

Maintenant, j'ai encore besoin de ton aide. Il faut que je conduise la petite au Canada. Mrs. Smith a offert de trouver une famille d'anciens esclaves qui pourrait l'élever près d'ici, mais je ne peux l'accepter.

Il faut qu'Emma soit avertie de la mort de sa sœur et c'est elle qui doit recueillir le bébé. Et comme Hope a l'air très contente d'être avec moi, je vais l'emmener là-bas moi-même. Papa et Maman ont tenté de me décourager, mais comme ils n'ont pas trouvé de meilleure solution, ils ont fini par céder, même si c'est à contrecœur.

Je vais partir vers le nord avec mon frère et je prétendrai être une jeune femme qui vient d'avoir un bébé et va rejoindre son mari à Cleveland. Ta sœur et toi pourriez parler avec Will et nous aider à tout mettre au point. Vous connaissez les chemins et savez où on peut s'arrêter sans courir trop de risques. Si je fais en sorte que Hope ait toujours la tête couverte, je crois que je réussirai à la faire passer pour blanche car elle a la peau plutôt rose.

Cher Jeremiah, je te prie de m'aider à réussir ce voyage car la blessure que je porte en moi ne se cicatrisera pas tant que je n'aurai pas accompli cette mission.

*Je suis ta très reconnaissante mais très triste amie,
Lucinda*

Mardi, 25 février 1851

Qu'y a-t-il de plus merveilleux qu'un bébé ? Hope sent aussi bon qu'un champ de fleurs au printemps. Quand elle se niche dans mon cou et miaule comme un petit chat, elle m'empêche de sombrer dans le désespoir. Malgré tout, la tristesse me submerge souvent.

Will est venu aujourd'hui. Il ira donner ma lettre à Jeremiah et me rapportera la réponse dès que possible. Maintenant que je suis résolue à entreprendre ce voyage, je trouve qu'attendre est une terrible perte de temps.

Mercredi, 26 février 1851

La colère s'est emparée de moi à nouveau aujourd'hui et j'ai mal répondu à Miss Aurelia. Quand je me suis excusée, elle m'a tapoté l'épaule et tendu une feuille de papier.

« Je n'enverrai ceci que lorsque l'enfant sera en sécurité et que tu seras revenue ici saine et sauve », m'a-t-elle dit.

24 février

À William Lloyd Garrison,

Pour que ce texte soit publié dans le journal Le libérateur :

UNE VOIX DANS LE DÉSERT

Les puissances des ténèbres viennent de remporter une nouvelle victoire et la liberté a essuyé une défaite de plus. Dans l'État libre de l'Ohio, une femme est morte, laissant derrière elle un bébé, une petite orpheline. Pourquoi ? Parce que l'esclavage existe.

Les fouets et les chaînes ne suffisent pas, n'est-ce pas ? Désormais les propriétaires d'esclaves s'en prennent à leur vie. Cette femme, à peine une adolescente, a été obligée de s'enfuir pour se mettre à l'abri avec son enfant, loin du maître qui l'avait abominablement maltraitée. Il l'a poursuivie, ivre de désir et de colère.

En donnant le jour à la fille qu'il lui avait faite de force, elle est morte. Et ce bébé, né dans un État libre, risque aujourd'hui de se retrouver esclave. Existe-t-il une justice, dans notre pays ? J'entends la voix du Tout-Puissant qui nous enjoint de suivre une route très droite pour arriver jusqu'à lui. Or nous empruntons malgré cela des chemins tortueux. Combien de temps allons-nous tolérer que l'ombre de l'esclavage souille notre terre ?

Avant de mourir, cette malheureuse jeune femme a nommé sa fille Hope, Espérance. Nous devons respecter son vœu ultime et donner de l'espérance à ceux qui sont encore enchaînés. Parce que notre conscience nous le demande, nous, hommes et femmes de ce pays, devons faire en sorte que cette ombre funeste disparaisse. Il faut que notre nation retrouve la lumière, celle de la parole et de l'amour de Dieu. Car l'espérance ne doit pas mourir. Nous ne sommes rien si nous ne sommes pas capables de protéger un enfant innocent, qui est un don de Dieu.

Le texte de Miss Aurelia me donne envie d'agir. C'est bon de savoir que je ne suis pas seule à bouillir de colère.

Jeudi, 27 février 1851

Aujourd'hui, Hope a une semaine. J'aimerais pouvoir fêter cela.

Vendredi, 28 février 1851

Will est revenu avec un plan et des provisions pour notre voyage. Papa et Maman l'ont aussi chargé de me faire une interminable liste de recommandations. Maman a même proposé de partir à ma place, mais Papa a pensé que ma jeunesse et mon innocence rendront mon histoire plus vraisemblable.

Maman m'a envoyé l'anneau en or de Grand-mère pour que j'aie l'air d'être une femme mariée. Mais j'espère bien qu'on ne nous arrêtera pas en route et que je n'aurai pas besoin de jouer la comédie. Je pense que mes parents n'auraient jamais accepté que je m'embarque dans une aventure pareille si Will n'était pas là, avec sa carriole à double fond.

Nous partirons pour Ravenne demain à l'aube. Je suis contente que notre voyage commence le 1^{er} mars, février nous ayant apporté son lot de malheurs. Que ce mois maudit se termine donc !

Katherine Ayres
Esclaves en fuite (XI)
Paris, Hachette Livre, 2001